



Quatre heures de voyage et quatre cents ans de distance semblent séparer le centre de Lima de sa périphérie. Sa partie la plus ancienne a été piégée par les innombrables anneaux d'une métropole en expansion, de sorte que si l'on pouvait découper le ciment et les murailles, on révélerait la longévité de la pierre, ses différents âges. La partie la plus ancienne avait été construite en roseau et en argile, noble armature en torchis qui supportait encore les fantaisies de palais des Espagnols et des Créoles. À l'exception de quelques frontispices taillés dans ce beau granit rose-gris que l'on détache des gouffres andins, le reste était un mensonge. Tours, créneaux, frises : tout en argile et en plâtre.

Le Pérou était gouverné depuis une ville sortie de l'imagination et qui malgré tout demeurait à sa place, un peu voûtée à force de supporter des tremblements de terre, avec ses innombrables clochers en bataille. Où donc se situent le début et la fin du labyrinthe ? Comment trouver le commencement des heures ? Quelle piste fallait-il suivre ? Ici, un désordre brumeux, là-bas aussi, partout de la confusion. Un labyrinthe sans fil notre passé, un piètre semblant de pays que cette montagne. L'atmosphère n'est qu'imprégnation huileuse, la pluie à peine un voile liquide abandonné sur des trottoirs graisseux.

Les passants toussent, assiégés par les odeurs de gazole et de friture ; l'immense réfectoire à ciel ouvert n'est que trafic, le bitume mou qui colle à d'innombrables sandales en caoutchouc n'est qu'épluchures ; l'urine des chats dans les entrées d'immeubles et la puanteur aux relents d'ammoniac des rats dans de tortueux *conventillos*, tout cela se déverse ; la pauvreté entassée n'est qu'effondrement ; les uns derrière les autres dans la file de la misère, personne dans celle du sourire ; et la ville des origines n'en a jamais eu, depuis la première pierre, l'énigme essentielle, le point de départ, l'histoire d'un pays sur le point de se résoudre.





Une nuit, Azucena sentit que le tunnel respirait. Ce ne pouvait être vrai. Et pourtant, un vent souverain et doux entraînait et sortait du puits caché. À nouveau elle crut percevoir une contraction spongieuse. La terre avait peut-être tremblé. Ils étaient à cette époque de l'année où se produisaient les tremblements de terre, supportables en mai, dévastateurs en octobre. Les taupes se sentaient traquées par l'idée d'une secousse. Les tremblements apparaissaient soudainement, précédés par un terrifiant tumulte souterrain, comme une avalanche intérieure, un hurlement. En moins d'une minute ils pouvaient écraser le monde. Les tremblements de terre, qui à chaque siècle avaient transformé Lima en champ de ruines à deux reprises, avaient rasé le Pérou de nombreuses fois au cours de son histoire. Un illusoire sentiment de sécurité se développait au rythme du creusement du tunnel, lorsqu'ils disposaient les étais et les poutres en eucalyptus. Une fois qu'ils eurent recouvert le plafond et les murs d'une couche de ciment et que des lampes de sûreté commencèrent à briller tous les trois mètres, le tunnel parut capable de résister à n'importe quel cataclysme. Rapidement, une routine s'installa. Ils prenaient le petit-déjeuner à six heures du matin. À sept heures, les taupes descendaient, emmenées par Rafael. À treize heures, Azucena leur servait le déjeuner. À quatorze heures, ils retournaient dans le tunnel. À dix-sept heures, la journée se terminait. La première semaine, ils progressèrent de moins de trois mètres. Puis de presque quatre mètres la suivante. La troisième, 3 mètres 30. Azucena apprit que les tremblements se répétaient. À l'extrémité du tunnel, les taupes avaient l'impression qu'une force les aidait. Quelque chose d'autre que leurs outils poussait. Quelque chose d'autre qu'eux rongeaient la terre. Une sorte de volonté les accompagnait. Les taupes prêtaient une identité au tunnel. Ils ne parlaient pas d'un trou ou d'une galerie mais d'un être vivant, d'une personne. Azucena écoutait en silence. Une trachée que ce tunnel. La circulation d'une respiration. Il maintenait le cap à lui seul. Le tunnel se trompait rarement. Néanmoins il était leur œuvre, il naissait de leurs coups de pioches, de la terre qu'ils humidifiaient avant de la ramasser à l'aide de courtes houes. Il ne pouvait exister par lui-même, inaltéré et automatique, ne pouvait être à la fois la forme et le vide. Azucena comprit rapidement que les taupes préféraient le tunnel à la tension des heures de repos qu'ils passaient cachés dans la maison. Elle dormait dans un coin de la chambre à coucher, tandis que Marcial et deux taupes se reposaient sur le lit à deux places. Deux autres taupes se couchaient dans le couloir et Rafael allait s'étendre dans le salon d'où il pouvait surveiller la porte d'entrée. Au réveil, Azucena trouvait presque toujours Rafael installé dans la cuisine. Il prenait son premier verre de lait à cinq heures et demie. Il en avalait facilement trois ou quatre litres par jour. L'un après l'autre il réglait leur sort aux bouteilles de yaourt à boire. Il adorait le fromage. Azucena plaisantait, lui disait qu'il s'était trompé de mission, qu'il n'était pas une taupe mais un veau. Rafael partageait l'obsession du tunnel mais, à la différence des taupes, continuait de préférer le monde extérieur, les discussions matinales avec Azucena. Pour tous les deux, chaque minute était la dernière et chaque au revoir une fin inexorable.

